

JE VOUDRAIS DIRE. Faire revenir les souvenirs, ces îlots de glace. Ils fondent. La mer de l'oubli augmente. Vaste, elle submerge. La mémoire engloutie. Elle marche silencieuse, les mains dans le dos, d'une pièce à l'autre. Compagne de longue durée. Des années, encore des années. Mais cela a-t-il un rapport avec le silence du temps passé ? Fleurs fanées. Pierres cassées. Des événements bien sûr, des rencontres. Des surprises. Ce qui fait que les jours passent, que les jours sont morts.

Que les jours continuent. Comme toujours, ici même. Sur cette page, après bien d'autres. Depuis : ce temps accumulé, stratifié. Je suis emmuré dans une momie géante, chaque année étant comme un objet précieux laissé dans le sarcophage. Présents-cadeaux. Vivre avec. Ou sortir en criant, en hurlant, avec des lambeaux derrière moi. Des bouts de chair. Des vers même. Blancs, nombreux. Ne pas m'éterniser sur des à-peu-près, des diversions qui, comme chaque fois, m'éloignent du sujet. De mon histoire. Ou alors, je ricane. Mais à quoi bon ? Ça a déjà été fait, je l'ai déjà fait. On me l'a

reproché. Ces lecteurs volatiles, des coquelets des toits disloqués, à peine sur leurs pattes, mais présents comme des lampadaires éteints. Le mot lampadaire, presque dans tous les romans de la rentrée : mot fétiche ? Phallus indispensable ? Toujours est-il qu'il peut éclairer les phrases écrites à son alentour. Ça peut aider le lecteur, ou les lecteurs. C'est l'heure des informations : on fait l'éloge de la laïcité, on a parlé du voile, de Mantes-la-Jolie, des représentants du « culte musulman » à Bagdad pour rencontrer les otages (deux journalistes français), d'une prise d'enfants dans le Caucase, très loin sur la carte, perdu dans des plis que l'on ne regarde jamais. C'est l'horreur.

Mais ici, dans ce pays aphone, c'est Sarko l'énervé qui s'agite encore. Il veut une place, il veut une présidence. Comme piédestal. Pour être plus haut que certains, que Chirac, par exemple. Cet homme qui gouverne depuis des lustres, avec de l'argent plein les poches et des discours d'humaniste. Tout ça, c'est beau. Ça m'éloigne de mon sujet. De cette arrivée à Paris en septembre 1965. Par la route. Avec un cousin. C'était l'aube. Près de la porte d'Orléans. Du bitume, et cette rosée qui s'étend comme un voile déchiré. Des arbres émergent. Des maisons se devinent. Au loin la masse capitale, avec sa tour, l'Eiffel, qui perce le ciel. Vision première. La radio est fermée. Sur le bas-côté de l'autoroute, endormi, je

rêve. Je ne suis plus là. L'autre s'énerve. Je compte les voitures qui nous dépassent. La dépanneuse pour bientôt. Belle entrée dans la ville ! Tiré par une automobile d'un autre âge. Toujours. Le passé dans mes bagages. Et ce futur que je ne connais pas. Dans cette ville étendue, des collines, un fleuve, des berges, des boulevards, des rues grandes ou petites. Un amas de pierres, partout. Des fenêtres. Des porches.

1965. Depardieu arrive à Paris, il vient de Châteauroux. J'arrive de Toulouse. Il sera ouvertement comédien, moi discrètement. Tellement, qu'il n'en reste pas grand-chose. Quelques livres. Quelques articles. Des mariages. Deux. Des enfants. Deux. Des rencontres, des bitures. Des voyages. Des commérages. Septembre de cette année-là : la campagne présidentielle. Diverses chambres de bonne, une surtout, rue d'Assas. Vraiment au plus haut de l'immeuble, sous les toits. w.-c. sur le palier. Rien, un lit, une table. Un vasistas. Paris, des saucisses de Strasbourg dans des baguettes de pain. Parfois, je descends chez les propriétaires... pour regarder la télévision. Les actualités, en noir et blanc. Une famille du Nord, bien connue. Fortunée. Quelques discussions : tous pour le Général. Moi, pas. Je remonte. Le ciel étendu, des cheminées, des toits. Quelques fenêtres éclairées. Des voix. Le monde de la nuit qui commence. Des rêves qui vont arriver. Pour sortir, fuir. Des monstres. Des arbres féminins qui enlacent des corps. Des sexes dressés. Je ronfle. Qui va

savoir ? Des événements se préparent. Des éclats de guerre. Des révoltes écrasées. L'immeuble dans le silence, maintenant. Pour quelques heures encore. Jusqu'à l'aube : les premiers oiseaux.

Du passé, des années. Accumulées, comme un tas de feuilles séchées. Immense. Un coup de vent, un coup de râteau. Éparpillées. Jusqu'ici, sur ces feuilles / pages du cahier. Clinique des Barges. Dans les arbres, loin. Elle y est, maintenant. Aujourd'hui en décembre 2004. Demain le 16 : vingt-trois ans. Elle est dans cette histoire, commencée bien avant. Mais tout se mêle. Tout s'amoncelle comme les « elles », toujours. Embourbé. « Écrivez donc votre autobiographie ! » Il m'a dit cela, rue de Buci. Lui, elle sa femme, et moi... Nous allions à une fête de *Livres Hebdo*, vingt-cinq ans je crois – donc bien après 1965 –, où, dans des escaliers étroits, des pièces encombrées, une terrasse de bambous, des personnes parlent. L'édition en campagne. En deuil oublié, Jean-Jacques Brochier, Yves Berger et aujourd'hui, Françoise Verny. Les dates peuvent être inexactes, cela ne change en rien la durée du temps, l'avancée de la mémoire, les regrets. Les remords. Et cette perceuse, ou le bruit exactement, à côté. Autre appartement. Des nouveaux locataires. Inconnus. Puis le téléphone, lui des Landes (Gironde, sans doute), un séjour difficile. Discours violent. Pleurs d'elle. Ces souvenirs d'enfance abîmés. Bien

après 1965. Cette date d'arrivée. Paris, point de départ de cet itinéraire à raconter ici. Avec le plus de détails possible. Des précisions. Des anecdotes. Des portraits. Le tout pour écrire. Mon histoire.

Être le plus précis possible pour que la mémoire revienne : cette mer disparue sur des cartes ignorées ou à inventer. Quelles mappemondes ? Chercher. Pour tout retrouver. D'abord ce temps disponible, écarter les heures encombrantes, celles des obligations familiales (nombreuses, répétitives, protectrices), celles des livres (toujours présentes, stressantes, envahissantes), celles des paroles, palabres déjeunées en divers restaurants de la ville, au cours desquelles j'apprends les textes d'avenir, les auteurs des mois futurs : toujours tout accéléré. Briser le rythme normal des saisons : on est en hiver, on prépare déjà le printemps, si ce n'est l'été... et l'automne souvent. Cette rentrée littéraire comme une vague, énorme. Dévastatrice. Pas de tsunami, l'image serait trop télécommandée. À la manière de ces pondeurs de livres qui suivent l'actualité pour donner du goût à leur vomit d'ego. « Je dégueule », moi non plus ! Non, tout simplement, je voudrais écrire ces longues années de 1965 à 2005, ces quarante ans de vie parisienne, studieuse et approximative. Dire le déroulement, sans heurts ? Impossible. Les souvenirs sont comme des icebergs disloqués, ils flottent au gré des